

agi envers vous autrement que je ne le devais. L'aveu que vous m'avez fait de votre amour pour ma sœur m'a beaucoup occupé l'esprit. J'ai pu vous paraître un peu indifférent, et j'aurais peut-être dû être plus explicite avec vous lors de notre dernier entretien, mais je vous jure que je vous ai dit la vérité telle que je la connaissais. Je ne pouvais, après votre aveu, ne pas en causer avec Yvonne. Elle fut sincère avec moi, et me fit part de vos conversations, du trouble dans lequel la jetait la recherche de ces deux rivaux, et finit par m'avouer que, si elle ne se croyait pas liée par la promesse qu'elle avait faite à Carl Max de lui donner sa main, s'il lui sacrifiait ses convictions religieuses, elle aurait écouté favorablement votre aveu. Je devais respecter ses scrupules et ne pas violenter sa conscience. Carl, pendant ce temps, devenait néophyte, et suivait régulièrement les instructions d'un père jésuite. La dernière fois qu'il est venu à V..., il a annoncé à Yvonne le généreux sacrifice qu'il lui faisait, et, devant une telle preuve de son amour, elle n'eut pas la force de retenir le oui que depuis si longtemps il attendait. Voilà, continua-t-il, les larmes aux yeux, la position telle que les circonstances plus fortes que nous l'ont faite, et je regrette que le lien que vous avez recherché n'ait pu se former."

Cet entretien parut l'avoir épuisé, et, après lui avoir pressé la main dans une étreinte qui tenait de la solennité de l'adieu, je laissai la chambre sans avoir la force de lui dire un mot, mais non sans trahir mon émotion par les larmes qui s'échappaient abondantes et brillantes de mes yeux. Edgar mourant ! Yvonne fiancée à un autre ! quel coup cruel porté à l'amour et à l'amitié ! Je traversai rapidement la maison de mon ami sans rencontrer Yvonne, et je me réfugiai dans ma chambre pour donner libre cours à ma douleur.

31 juillet.

Ce matin, les nouvelles d'Edgar sont mauvaises. Il a passé une nuit très agitée et a même un peu déliré. Je suis allé discrètement m'enquérir de son état et Yvonne, toute en larmes et pâle par une nuit passée sans sommeil, m'a adressé quelques mots coupés par l'oppression de l'angoisse. Oh ! comme elle l'aime, ce frère, et comme cette affection pour celui qui va mourir me la fait adorer davantage, et me fait regretter encore plus vivement le trésor qui m'échappe ! Je ne sais, son regard avait une expression inaccoutumée que les veilles seules n'ont pu lui donner et j'ai cru y surprendre avec beaucoup d'angoisse, au sujet de son frère, une tendre pitié pour moi. Malheureux et je suis, serais-je donc rendu à me contenter de sa pitié, lorsqu'il me semble que je ne pourrai vivre sans son amour ?